

vive dans une dépendance absolue : c'est la nature de l'amour. Le profane même ne parle que d'hommages, que d'adoration, pour nous faire voir que pour être aimé il faut être quelque chose de plus qu'une créature.

Pour la présence perpétuelle, sans gêner l'esprit l'amour rappellera l'objet. On ne peut oublier longtemps ce qu'on aime : quand la mémoire l'oublierait, le cœur le rappellerait, irait le graver de nouveau avec des caractères de flamme.

Le cœur blessé se tourne toujours à celui d'où lui vient le trait. On ne dort pas même parmi le sommeil. *Ego dormio, et cor meum vigilat* : « Je dors, et mon cœur veille : » au moindre bruit de l'Époux, au moindre souffle de sa voix, [l'épouse s'empresse d'aller au-devant de lui.] *Vox dilecti mei pulsantis* : « J'entends la voix de mon bien-aimé qui frappe à ma porte. »

Renouvellement perpétuel. Deux infinités, le tout, le néant. Toujours croître, toujours décroître : cela sans bornes.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ANNONCIATION.

Grandeur du mystère de l'incarnation. Ordre merveilleux qui y est gardé. Méthode dont Dieu se sert pour guérir notre orgueil. Sentiments dans lesquels nous devons entrer à la vue des abaissements du Verbe incarné. Combien son appauvrissement est étonnant : de quelle manière il relève la bassesse de notre nature.

Beatus venter qui te portavit.

Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté. Luc. XI, 27.

Dans cette auguste journée en laquelle le Père céleste avait résolu d'associer la divine vierge à sa génération éternelle, en la faisant mère de son Fils unique; comme il savait, chrétiens, que la fécondité de la nature n'était pas capable d'atteindre à un ouvrage si haut, il résolut aussi tout ensemble de lui communiquer un rayon de sa fécondité infinie. Aussitôt qu'il l'eut ainsi ordonné, cette chaste et bénite créature parut tout d'un coup environnée de son Saint-Esprit, et couverte de toutes parts de l'ombre de sa vertu toute-puissante. Le Père éternel s'approche en personne, qui ayant engendré en elle ce même Fils tout-puissant qu'il engendre en lui-même devant tous les siècles; par un miracle surprenant, une femme devient la mère d'un Dieu, et celui qui est si grand et si infini, si je puis parler de la sorte, qu'il n'avait pu jusqu'alors être contenu que dans l'im-

¹ Cant. v, 2.

mensité du sein paternel, se trouve en un instant renfermé dans ses entrailles bienheureuses.

Cependant comme Dieu lui-même avait entrepris la formation de ce corps dont le Verbe devait être revêtu, la nature et la convoitise, qui ont accoutumé de s'unir dans les conceptions ordinaires, eurent ordre de se retirer; ou plutôt la convoitise, déjà éloignée depuis fort longtemps du corps et de l'esprit de Marie, n'osa pas seulement paraître dans ce mystère de grâce et de sainteté : et pour ce qui est de la nature, qui est toujours respectueuse envers son auteur, elle n'avait garde de mettre la main dans un ouvrage qu'il entreprenait d'une manière si haute; mais s'arrêtant à considérer, non sans un profond étonnement, cette nouvelle manière de former et de faire naître un corps humain, elle crut que toutes ses lois allaient être à jamais renversées. C'est à peu près, chrétiens, ce qui s'accomplit aujourd'hui dans les entrailles de la sainte Vierge, et ce qui nous oblige de nous écrier avec cette femme de notre évangile, qu'elles sont vraiment bienheureuses. Mais comme le fond d'un si grand mystère est entièrement impénétrable, je n'ose pas seulement penser à vous en donner l'explication : et je me contenterai, chrétiens, de demander humblement à Dieu, qu'il lui plaise me donner ses saintes lumières, pour vous faire entendre les fruits infinis qui en reviennent à notre nature : encore cette grâce est-elle si grande, que je n'ose pas espérer de l'obtenir de moi-même.

Ce n'est plus une femme particulière; c'est toute l'Église catholique, qui, adorant aujourd'hui le Verbe divin incarné dans les entrailles de la sainte Vierge, s'écrie avec transport que ces entrailles sont bienheureuses, dans lesquelles s'est accompli un si grand mystère. Je me propose de vous faire entendre, autant que ma médiocrité le pourra permettre, la force de cette parole; et comme le bonheur de la sainte Vierge ne consiste pas seulement dans les grâces qui lui sont données, mais dans celles que nous recevons par son entremise, je vous expliquerai, si Dieu le permet, le miracle qui s'est fait en elle pour notre commune félicité : afin que vous compreniez avec combien de raison ses entrailles sont appelées bienheureuses. Je suivrai dans cette matière les traces que saint Augustin nous a marquées, et je réduirai à trois chefs ce qui s'opère aujourd'hui dans la sainte Vierge. « Regardez, dit ce saint évêque, cette chaste servante de Dieu, vierge et mère tout ensemble : » *Attende ancillam illam castam, et virginem et matrem.* « C'est là que le Fils de Dieu a pris la forme d'esclave, c'est là qu'il s'est appauvri, c'est là qu'il a er-

« richi les hommes : » *Ibi accepit formam servi... ibi se pauperavit, ibi nos ditavit*.¹ Voilà trois choses, mes sœurs, que cette sainte journée a vues s'accomplir dans les entrailles de la sainte Vierge, l'humiliation, l'appauvrissement; permettez-moi d'user de ce mot, la libéralité du Verbe fait chair. Il y a pris la forme d'esclave, voilà qui marque l'humiliation; il y a pris notre pauvreté, vous voyez comme il s'est ainsi appauvri lui-même; il nous a communiqué ses richesses, c'est par là qu'il a exercé sur nous sa libéralité infinie. Ce sont, mes sœurs, les trois grands ouvrages dans lesquels saint Augustin a cru renfermer tout ce qui s'accomplit aujourd'hui.

Et en effet, si nous entendons l'ordre et l'économie du mystère, nous verrons que tout est compris dans ces trois paroles : car, pour remonter jusqu'au principe, ce Dieu, qui prend une chair humaine dans le ventre sacré de Marie, ne se charge de notre nature, que dans le dessein de la réparer; et pour cela trois choses étaient nécessaires, de confondre notre orgueil, de relever notre bassesse, d'enrichir notre pauvreté. Il fallait confondre l'orgueil, qui était la plus grande plaie de notre nature, et le plus grand obstacle à la guérison; et pour cela est-il rien de plus efficace que de voir un Dieu rabaisé jusqu'à prendre la forme d'esclave? Mais l'ouvrage de notre salut n'est pas encore achevé, et l'orgueil étant confondu, il faut encourager la faiblesse; de peur que notre nature, n'étant plus occupée que de son néant, n'osât pas même s'approcher de Dieu, ni même regarder le ciel, et au lieu qu'elle se perdait par l'orgueil, elle ne pèrit encore plus par le désespoir. Pour lui donner du courage, Dieu se fait pauvre, dit saint Augustin²; de peur que l'homme pauvre, et misérable, étant effrayé par l'éclat et la pompe de ses richesses, n'ose pas s'approcher de lui avec sa pauvreté et sa misère : » *Accepit paupertatem nostram, ne divitias ejus expavesceres, et ad eum accedere cum tua paupertate non auderes.*

Ayant donc ainsi relevé notre courage abattu, que reste-t-il maintenant à faire, sinon qu'il rende le bien à ceux auxquels il a déjà rendu l'espérance? et c'est ce qu'il fait, se donnant à nous avec ses trésors et ses grâces par son incarnation bienheureuse; par où vous découvrez maintenant la suite des paroles de saint Augustin, et tout ensemble l'ordre merveilleux du mystère qui s'accomplit en la sainte Vierge. O entrailles vraiment bienheureuses, dans lesquelles la nature humaine reçoit tant de grâces! « Là un Dieu a pris la forme d'esclave, » afin de confondre

¹ In Ps. CI, Serm. I, n° 1, t. IV, col. 1092.

² Ubi supra.

notre orgueil : *Ibi accepit formam servi*; « là un Dieu s'est revêtu de notre indigence, » afin d'encourager notre bassesse : *ibi se pauperavit*, « là un Dieu se donne lui-même avec tous ses biens, » afin d'enrichir notre pauvreté : *ibi nos ditavit*. Dieu me fasse la grâce, mes sœurs, d'expliquer saintement ces trois vérités, qui feront le partage de ce discours?

PREMIER POINT.

Tous les saints Pères ont dit, d'un commun accord, que l'orgueil était le principe de notre ruine; et la raison en est évidente. Nous apprenons, par les saintes Lettres, que le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Cet esprit superbe est tombé sur nous : comme un grand bâtiment qu'on jette par terre, qui en accable un moindre sur lequel il tombe; ainsi cet esprit superbe, en tombant du ciel, est venu fondre sur nous, et nous enveloppe après lui dans sa ruine. En tombant sur nous de la sorte, il a, dit saint Augustin, imprimé en nous un mouvement semblable à celui qui le précipite lui-même : *Unde cecidit, inde dejecit*. Étant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés, en nous renversant, dans le même sentiment dont il est poussé, de sorte que nous sommes superbes aussi bien que lui, et c'est le vice le plus dangereux de notre nature. Je dis le plus dangereux; parce que ce vice est celui de tous qui s'oppose le plus au remède, qui éloigne le plus la miséricorde : car l'homme étant misérable, il se serait rendu aisément digne de pitié s'il n'eût été orgueilleux. Il assez naturel d'user de clémence envers un malheureux qui se soumet; « mais est-il rien de plus indigne de compassion qu'un misérable superbe, qui joint l'arrogance avec la faiblesse? » *Quid tam indignum misericordia quam superbus miser?* C'était l'état où nous étions; faibles et altiers tout ensemble, impuissants et audacieux. Cette présomption fermait la porte à la clémence : ainsi, pour soulager notre misère, il fallait avant toutes choses guérir notre orgueil; pour attirer sur nous la compassion, il fallait nous apprendre l'humilité : c'est pourquoi un Dieu s'humilie dans les entrailles de la sainte Vierge, et y prend aujourd'hui la forme d'esclave : *Ibi accepit formam servi*.

C'est ici qu'il faut admirer la méthode dont Dieu s'est servi pour guérir l'arrogance humaine; et pour cela il est nécessaire de vous expliquer la nature de cette maladie invétérée : je suivrai les traces de saint Augustin, qui est celui des saints Pères qui l'a mieux connue. L'orgueil, dit saint

¹ Serm. CLXIII, n° 8, t. v, col. 788.

² S. Aug. de Liber. Arbitr. lib. III, n° 29, t. I, col. 622.

Augustin, est une fausse et pernicieuse imitation de la divine grandeur : *Perverse te imitantur qui longe se a te faciunt, et extollunt se adversum te*¹ : « Ceux qui s'élèvent contre vous, vous imitent désordonnément. » Cette parole est pleine de sens; mais une belle distinction du même saint Augustin nous en fera entendre le fond. Il y a des choses, dit-il², où Dieu nous permet de l'imiter, et d'autres où il le défend. Il est vrai que ce qui l'excite à la jalousie, c'est lorsque l'homme se veut faire Dieu et entreprend de lui ressembler; mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance.

Car premièrement, chrétiens, il nous a faits son image; nous portons empreints sur nous-mêmes les traits de sa face et les caractères de ses perfections. Il y a de ses attributs dans lesquels il n'est pas jaloux que nous tâchions de lui ressembler; au contraire, il nous le commande. Par exemple, voyez sa miséricorde; dont il est dit dans son Écriture, qu'elle « éclate par-dessus ses autres ouvrages³ : » il nous est ordonné de nous conformer à cet admirable modèle : *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est*⁴ : « Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. » Dieu est patient sur les pécheurs; et les invitant à la pénitence, il fait luire en attendant son soleil sur eux : il veut que nous nous montrions ses enfants, en imitant cette patience à l'égard de nos ennemis : *Ut sitis filii Patris vestris*⁵. Ainsi comme il est véritable, vous pouvez l'imiter dans sa vérité; il est juste, vous pouvez le suivre dans sa justice; il est saint, et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas néanmoins que vous osiez porter vos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut : au contraire, il vous le commande : *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum*⁶ : « Soyez saints, parce que je suis saint. »

Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause tant de jalousie? c'est lorsque nous lui voulons ressembler dans l'honneur de l'indépendance; en prenant notre volonté pour loi souveraine, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue : c'est sur ce point qu'il est chatouilleux, c'est là l'endroit délicat; c'est alors qu'il repousse avec violence tous ceux qui veulent ainsi attenter à la majesté de son empire. Soyons des dieux, il nous le permet, par l'imitation de sa sainteté, de sa justice, de sa pa-

¹ Conf. lib. II, cap. VI, t. I, col. 86.

² In Ps. LXX, Serm. II, n° 6, t. IV, col. 737, 738.

³ Ps. CXLIV, 9.

⁴ Luc. VI, 36.

⁵ Matth. V, 45.

⁶ Levit. XIX, 2.

tience, de sa miséricorde toujours bienfaisante : quand il s'agira de puissance, tenons-nous dans les bornes d'une créature; et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

Voilà, mes sœurs, la règle immuable qui distingue ce que nous pouvons et ce que nous ne pouvons pas imiter en Dieu. Mais, ô voies corrompues des enfants d'Adam! ô étrange dépravation de notre cœur! nous renversons ce bel ordre : dans les choses où il se propose pour modèle, nous ne voulons pas l'imiter; en celle où il veut être unique et inimitable, nous entreprenons de le contrefaire. Car si nous l'imitions dans sa sainteté, le prophète se serait-il écrié : « Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus de saints sur la terre? » si dans sa fidélité ou dans sa justice, le prophète Michée dirait-il : « Il n'y a plus de droiture parmi les hommes; le grand demande, et le juge lui donne tout ce qui lui plaît : il n'y a plus de foi parmi les amis, la terre n'est pleine que de tromperie? » Ainsi nous ne voulons pas imiter Dieu dans ces excellents attributs dont il est bien aise de voir en nous une vive image : cette souveraineté, cette indépendance où il ne nous est pas permis de prétendre, c'est à cela que nous attendons, c'est ce droit sacré et inviolable que nous osons usurper.

« Car comme Dieu n'a personne au-dessus de lui, qui le règle et qui le gouverne, nous voulons être, dit saint Augustin¹, les arbitres souverains de notre conduite; » afin qu'en secouant le joug, en rompant les rênes, en rejetant le frein du commandement qui retient notre liberté égarée, nous ne relevions point d'une autre puissance, et soyons comme des dieux sur la terre. *A sæculo confregisti jugum meum, rupisti vincula mea, et dixisti : Non serviam*² : « Vous avez brisé mon joug depuis longtemps, vous avez rompu mes liens, et vous avez dit : Je ne servirai point. » Par ce désir et cette fausse opinion d'indépendance, nous nous irritons contre les lois : qui nous défend nous incite; comme si nous disions en notre cœur : Quoi, on veut me commander! Et n'est-ce pas ce que Dieu lui-même reproche aux superbes sous l'image du roi de Tyr : « Ton cœur s'est élevé, et tu as dit : Je suis un dieu; et tu as mis ton cœur comme le cœur d'un dieu : » *Dedisti cor tuum quasi cor dei*³; tu n'as voulu ni de règle, ni de dépendance : tu t'es rempli de toi-même, et tu t'es attribué toutes choses; lorsque tu as vu ta fortune

¹ Ps. XI, 1.

² Mich. VII, 2, 3, 5.

³ In Ps. LXX, Serm. II, n° 6, t. IV, col. 738.

⁴ Jerem. II, 20.

⁵ Ezech. XXVIII, 2.

bien établie par ton adresse et par ton intrigue, tu n'as pas fait réflexion sur la main de Dieu et tu as dit avec Pharaon : « Ce fleuve est à moi, » tout ce grand domaine m'appartient; c'est le fruit de mon industrie, « et je me suis fait moi-même : » *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum*¹?

Ainsi notre orgueil aveugle nous érige en de petits dieux. Eh bien, ô superbe, ô petit dieu, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre : un homme se fait dieu par orgueil, un Dieu se fait homme par humilité; l'homme s'attribue faussement la grandeur de Dieu, Dieu prend véritablement le néant de l'homme. Car considérons, chrétiens, ce qui s'accomplit en ce jour dans les entrailles bienheureuses de la sainte Vierge : là un Dieu s'épuise et s'anéantit, en prenant la forme d'esclave; afin que l'esclave soit confondu, quand il veut faire le maître et le souverain. O homme, viens apprendre à t'humilier; homme, pécheur, superbe, humilié et honteux de ton orgueil même : homme, quoi de plus infirme? pécheur, quoi de plus injuste? superbe, quoi de plus insensé?

Mais voici un nouveau secret de la miséricorde divine : elle ne veut pas seulement confondre l'orgueil, elle a assez de condescendance pour vouloir en quelque sorte le satisfaire; car il a fallu donner quelque chose à cette passion indocile, qui ne se rend jamais tout à fait. L'homme avait osé aspirer à l'indépendance divine : on ne peut le contenter en ce point; le trône ne se partage pas, la Majesté souveraine ne peut souffrir d'égal. Mais voici un conseil de miséricorde qui sera capable de le satisfaire; si nous ne pouvons ressembler à Dieu dans cette souveraine indépendance, il veut nous ressembler dans l'humilité : l'homme ne peut devenir indépendant; un Dieu, pour le contenter, deviendra soumis : sa souveraine grandeur ne souffre pas qu'il s'abaisse tant qu'il demeurera dans lui-même; cette nature infiniment abondante ne refuse pas d'aller à l'emprunt, pour s'enrichir par l'humilité : « afin, dit saint Augustin, que l'homme qui méprise l'humilité, qui l'appelle simplicité et bassesse quand il la voit dans les autres hommes, ne dédaignât plus de la pratiquer en la voyant dans un Dieu, » *ut vel sic superbia generis humani non dedignaretur sequi vestigia Dei*². Voilà le conseil de notre Dieu pour guérir l'arrogance humaine : il veut arracher du fond de nos cœurs cette fierté indocile qui ne veut rien voir sur sa tête; qui nous fait toujours regarder ceux qui sont soumis avec dédain, ceux qui dominent avec envie; qui ne peut souffrir aucun joug

¹ Ezech. XXIX, 3.

² In Ps. XXXIII, Enarrat. I, n° 4, t. IV, col. 210.

BOSSUET. — T. III.

ni céder à aucunes lois, pas même à celles de Dieu. C'est pourquoi il n'y a bassesse, il n'y a servitude où il ne descende; il s'abandonne lui-même à la volonté de son Père.

Mais pesons davantage sur cette parole : il a pris la nature humaine qui l'oblige à être sujet, lui qui était né souverain. Il descend encore un autre degré : il a pris la forme d'esclave, parce qu'il a paru comme pécheur, qu'il s'est revêtu lui-même de la ressemblance de la chair de péché, qu'en cette qualité il a porté sur lui des marques d'esclave, par exemple la circoncision, et qu'il a mené une vie servile : *Non venit ministrari, sed ministrare*¹ : « Il est venu non pour être servi, mais pour servir. » Il s'abaisse beaucoup plus bas : il a pris la forme d'esclave, parce qu'il est non-seulement semblable aux pécheurs, mais qu'il est la victime publique pour tous les pécheurs. Dès le premier moment de sa conception, « en entrant au monde, dit le saint apôtre, il s'est mis en cet état de victime; il a dit : Je viens, ô mon Dieu, pour faire votre volonté : » *Ingressus mundum dicit... Ecce venio... ut faciam, Deus, voluntatem tuam*².

Mais peut-être qu'en se soumettant à la volonté de son Père, vous croirez qu'il veut s'exempter de dépendre de la volonté des hommes. Non, mes frères, ne le croyez pas; car la volonté de son Père est qu'il soit livré comme une victime à la volonté des hommes pécheurs, à la volonté de l'enfer : *sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum*³, « mais c'est ici votre heure et la puissance des ténèbres. » Il n'a pas attendu la croix, pour faire cet acte de soumission; « il l'a fait en entrant dans le monde : » *Ingressus mundum dicit*. Marie a été l'autel où il s'est premièrement immolé; Marie a été le temple où il a rendu à Dieu ce premier hommage, où s'est vu la première fois ce grand et admirable spectacle d'un Dieu soumis et obéissant jusqu'à se dévouer à la mort, jusqu'à se livrer aux pécheurs, et à l'enfer même, pour faire de lui à leur volonté. Pourquoi cet abaissement? Je vous ai déjà dit, mes sœurs, que c'est pour confondre l'orgueil.

À la vue d'un abaissement si profond, qui pourrait refuser de se soumettre? Vous vivez, mes sœurs, dans une conduite qui vous doit faire trouver la soumission non-seulement fructueuse, mais encore douce et désirable : mais quand vous auriez à souffrir un autre gouvernement, de quelle obéissance pourriez-vous vous plaindre en voyant à la volonté de quels hommes se dévoue aujourd'hui le Sauveur des âmes : à celle du

¹ Matth. XX, 28.

² Hebr. X, 5, 7.

³ Luc. XXII, 53.

lâche Pilate, à celle du traître Judas, à celle des Juifs et des pontifes, à celle des soldats inhumains, qui ne gardant avec lui aucune mesure, ont fait de lui ce qu'ils ont voulu? Après cet exemple de soumission, vous ne sauriez descendre assez bas; et vous devez chérir les dernières places qui, après les abaissements du Dieu incarné, sont devenues désormais les plus honorables.

Marie entre aujourd'hui dans ses sentiments: quoique sa pureté angélique ait été un puissant attrait pour faire naître Jésus-Christ en elle, ce n'est pas néanmoins cette pureté qui a consommé le mystère; ç'a été l'humilité et l'obéissance. Si Marie n'avait dit qu'elle était servante, en vain elle eût été vierge; et nous ne nous écrierions pas aujourd'hui que ses entrailles sont bienheureuses. Vierges de Jésus-Christ, profitez de cette leçon; et méditez attentivement cette vérité: le dessein du Fils de Dieu n'est pas tant de faire des vierges pudiques, que des servantes soumises. « C'est en effet, dit saint Augustin, quelque chose de si grand d'être humble et soumis, que si ce Dieu qui est si grand ne le devenait, nous ne pourrions jamais l'apprendre. » *Hanc magnum est esse parvum, ut nisi a te qui tam magnus es fieret, disci omnino non posset? Ita plane*¹. Mais ce n'est pas assez au Verbe fait chair d'avoir confondu l'orgueil, il faut relever l'espérance; et c'est ce qu'il va faire en s'appauvrissant: il ne confond la présomption que pour donner place à l'espérance. C'est ma seconde partie: *ibi se pauperavit*.

SECOND POINT.

L'appauvrissement du Verbe fait chair est la principale partie du mystère, et celle par conséquent qu'il est le plus malaisé de bien faire entendre: car lorsque le saint apôtre a dit, que le Fils de Dieu s'est fait pauvre, il me semble, âmes chrétiennes, qu'il ne suffit pas de comprendre qu'il s'est appauvri en qualité d'homme, en s'unissant à une nature dont le partage est la pauvreté; en naissant de parents obscurs, dans la lie du peuple; en vivant sur la terre sans retraite, sans lieu de repos, et sans avoir seulement un gîte assuré où il pût reposer sa tête. Cette pauvreté mystérieuse a quelque chose de plus caché, qui ne sera jamais assez entendu; jusqu'à ce que nous disions que c'est la Divinité qui s'est elle-même appauvrie.

Je ne suis point trop hardi, quand je parle ainsi; et je ne fais que suivre l'apôtre: *Exinanivit semetipsum*²: « Il s'est anéanti lui-même, » ou, pour traduire ce mot proprement, il s'est vidé

¹ De sanct. Virginit. n° 35, t. VI, col. 358.

² Philipp. II, 7.

et répandu tout entier; comme un vase qui était plein, et qu'on vide en le répandant: c'est l'idée que nous donne le divin apôtre, et c'est dans cette effusion que consiste l'appauvrissement du Verbe fait chair. Ce dépouillement est-il véritable? Dieu a-t-il perdu quelque chose en se faisant homme? et n'est-ce pas un article de notre foi, que la Divinité, toujours immuable, ne s'est ni altérée ni diminuée dans ce mélange? Comment donc le Fils de Dieu s'est-il dépouillé? Voici le secret du mystère.

On dépouille quelqu'un en deux sortes, ou quand on lui ôte la propriété, ou quand on le prive de l'usage: car quoiqu'on laisse à un homme la propriété de son patrimoine; si on lui lie les mains pour l'usage, il est pauvre parmi les riches dont il ne peut pas se servir. Ce principe étant supposé, il est bien aisé de comprendre l'appauvrissement du Verbe divin. Si je considère la propriété, il n'est rien de plus véritable que l'oracle du grand saint Léon dans cette célèbre épître à saint Flavien: que « comme la forme de Dieu n'a pas détruit la forme d'esclave, aussi la forme d'esclave n'a diminué en rien la forme de Dieu »¹. Ainsi la nature divine n'est dépouillée en Jésus-Christ d'aucune partie de son domaine; de sorte que son appauvrissement, c'est qu'elle y perd l'usage de la plus grande partie de ses attributs. Mais que dis-je, de la plus grande partie? quel de ses divins attributs voyons-nous paraître en ce Dieu enfant que le Saint-Esprit a formé dans les entrailles de la sainte Vierge?

Que voyons-nous qui sente le Dieu dans les trente premières années de sa vie? Mais encore dans les trois dernières, qui sont les plus éclatantes; s'il paraît quelques rayons de sa sagesse dans sa doctrine, de sa puissance dans ses miracles, ce ne sont que des rayons affaiblis, et non pas la lumière dans son midi. La sagesse se cache sous des paraboles et sous le voile sacré de paroles simples: et lorsque la puissance étend son bras à des ouvrages miraculeux; comme si elle avait peur de paraître, en même temps elle le retire: car la véritable grandeur de la puissance divine, c'est de paraître agir de son chef; et c'est ce que le Fils de Dieu n'a pas voulu faire. Il rapporte tout à son Père: *Ego non judico quemquam*;... *Pater in me manens ipse facit opera*²: « Pour moi, je ne juge personne... mon Père qui demeure en moi, fait lui-même les œuvres que je fais; » et il semble qu'il n'agisse et qu'il ne parle que par une autorité empruntée. Ainsi la nature divine devait être en lui, durant les jours de sa

¹ Epist. XXIV, cap. III.

² Joan. VIII, 15; XIV, 10.

chair, privée de l'usage de sa puissance et de ses divines perfections: c'est pourquoi « il est digne de recevoir puissance, divinité, sagesse et force: » *Dignus est accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem*¹; comme s'il ne l'avait pas eue auparavant: l'oserai-je dire? comme un homme interdit par les lois, qui a la propriété de son bien, et n'en a pas la disposition. Ainsi étant interdit en vertu de cette loi suprême qui l'envoyait sur la terre pour y être dans un état de dépouillement, il n'avait pas l'usage de son propre bien; et il n'en reçoit la pleine disposition qu'après qu'il est retourné au lieu de sa gloire, c'est-à-dire, au sein de son Père.

Tel est l'appauvrissement du Verbe fait chair: le Fils de Dieu s'y est engagé par sa première naissance qu'il prend d'une mère mortelle. C'est pourquoi son Père immortel, pour l'en délivrer, le ressuscite des morts; et lui donnant de nouveau la vie, il le fait mourir de tous les droits de sa naissance éternelle: *Ego hodie genui te*²: « Je vous ai engendré aujourd'hui. » O Dieu appauvri, ô Dieu dépouillé! je vous adore: vous méritez d'autant plus nos adorations, ô Dieu interdit!

Il pourrait sembler, chrétiens, que cette pauvreté du Verbe fait chair serait un moyen peu sûr pour relever la bassesse de notre nature: est-ce une espérance pour des malheureux, qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre? est-ce une ressource à notre faiblesse, que notre libérateur se dépouille de sa puissance? ne semble-t-il pas au contraire que le joug qui accable les enfants d'Adam est d'autant plus dur et inévitable, qu'un Dieu même est assujéti à le supporter? Cela serait vrai, chrétiens, si sa pauvreté était forcée, s'il y était tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde: mais que ne devons-nous pas espérer d'un Dieu qui descend pour se joindre à nous; dont l'abaissement n'est pas une chute, mais une condescendance; qui n'a pris notre pauvreté, comme il a déjà été dit, que de peur qu'étant si pauvres et si misérables nous n'osassions approcher de lui avec notre misère et notre indigence: *Descendit ut levaret, non cecidit ut jaceret*³: « Il ne tombe pas pour être abattu, mais il descend pour nous relever? »

C'est ce qui fait dire à saint Augustin que le Fils de Dieu a été porté au mystère de l'incarnation « par une bonté populaire, » *populari quadam clementia*⁴. Comme un grand orateur, plein de riches conceptions, pour se rendre populaire et intelligible se rabaisse par un discours

¹ Apoc. V, 12.

² Ps. II, 7.

³ In Joan. Tract. CVII, n° 7, t. III, p. II, col. 769.

⁴ Contra Acad. lib. III, n° 42, t. I, col. 294.

simple à la capacité des esprits communs; comme un grand environné d'un éclat superbe, qui étonne le pauvre peuple et ne lui permet pas d'approcher, quitte tout ce pompeux appareil, et, par une familiarité populaire, vit à la mode de la multitude, dont il se propose de gagner l'esprit: ainsi la Sagesse incréée, par un conseil de condescendance, se rabaisse en prenant un corps, et se rend sensible; ainsi la Majesté souveraine, par une facilité populaire, se dépouille de son éclat et de ses richesses, de son immensité et de sa puissance, pour converser librement avec les hommes. Élevez votre courage, ô enfants d'Adam: dans la dispensation de sa chair, ne croyez pas que ce soit en vain qu'il semble appréhender de paraître Dieu; il l'est, et vous pouvez attendre de lui tout ce que l'on peut espérer d'un Dieu. Mais il cache tous ses divins attributs; approchez avec la même familiarité, avec la même franchise, avec la même liberté de cœur, que si ce n'était qu'un homme mortel.

Voilà l'effet admirable que produit le dépouillement du Verbe incarné: de sorte que nous pouvons dire qu'il ne s'appauvrit en toute autre chose, que pour être riche en amour et abondant en miséricorde. C'est le seul de ses attributs dont il se laisse l'usage; et dans sa pauvreté mystérieuse, rien n'est plus riche que son amour qui coule sur nous de source, qui n'a même rien en nous qui l'attire, mais qui se répand sur nous de lui-même, et se déborde par sa propre abondance: tel est l'amour de notre Dieu. « Il nous a aimés le premier: » *Ipse prior dilexit nos*¹; que reste-t-il maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour? Certainement le cœur est trop dur, qui, non content de ne lui pas donner son amour, refuse même de le lui rendre; qui, n'allant pas à Dieu le premier, ne le suit pas du moins quand il le cherche. Que si nous aimons ce divin Sauveur, observons ses commandements, marchons par les voies qu'il nous a marquées, et ne disons pas en nos cœurs: Aimer ses ennemis, se haïr soi-même, ce commandement est trop haut, il n'y a pas moyen de l'atteindre; la doctrine évangélique est trop relevée, et passe de trop loin la portée des hommes.

Quiconque parle ainsi, n'entend pas le mystère d'un Dieu abaissé: ce Dieu facile, ce Dieu populaire, qui se dépouille et qui s'appauvrit pour se mettre en égalité avec nous, mettra-t-il au-dessus de nous ses préceptes? et celui qui veut que nous atteignons à sa personne, voudra-t-il que nous ne puissions atteindre à sa doctrine? Prendre une telle pensée, c'est peu connaître un Dieu appauvri; une telle hauteur ne s'accorde pas avec

¹ I. Joan. IV, 10.

une telle condescendance. Non, je ne crois plus rien d'impossible; il n'y a vertu où je n'aspire, il n'y a sainteté où je ne prétende. Mais si vous y prétendez, pour parvenir à ce haut degré, il faut encore ajouter: Il n'y a passion que je ne combatte; ambition, je veux l'arracher du fond de mon cœur, etc. Ah! vous commencez à ne plus entendre, et à trouver la chose impossible: un Dieu descend et vous tend la main; il n'est que d'oser et d'entreprendre. Heureuses donc les entrailles de la sainte Vierge, où s'accomplit un si grand mystère, dans lesquelles un Dieu appauvri ouvre une si belle carrière à nos espérances! mais laissons les espérances, mes sœurs, et venons aux biens véritables dont il comble notre pauvreté: c'est ce qu'il faut méditer dans la dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Ni dans l'ordre de la grâce, ni dans l'ordre de la nature, la terre pauvre et indigente ne peut s'enrichir, que par le commerce avec le ciel: dans l'ordre de la nature elle ne porte jamais de riches moissons, si le ciel ne lui envoie ses pluies, ses rosées, sa chaleur vivifiante, et ses influences; et dans l'ordre de la grâce on n'y verra jamais fleurir les vertus, ni fructifier les bonnes œuvres, si elle ne reçoit avec abondance les dons du ciel, où réside la source du bien. Jugez de là, chrétiens, quelle devait être notre pauvreté, puisque ce sacré commerce avait été rompu depuis tant de siècles par la guerre que nous avions déclarée au ciel; et jugez par la même raison quelles seront dorénavant nos richesses, puisqu'il se rétablit aujourd'hui par le mystère de l'incarnation: car ce n'est pas sans raison, mes sœurs, que l'Église, nous expliquant ce divin mystère, l'appelle « un commerce admirable: » *O admirabile commercium!*

Voilà un commerce admirable, dans lequel il est aisé de comprendre que tout se fait pour notre avantage. Deux sortes de commerce parmi les hommes: un commerce de besoin pour emprunter ce qui nous manque; sagesse de Dieu dans le partage des biens, afin que les besoins mutuels fissent l'alliance et la confédération des peuples: un commerce d'amitié et de bienveillance, pour partager avec nos amis ce que nous avons. Dans l'un et l'autre de ces commerces on trouve de l'avantage: dans le premier, on a le plaisir d'acquiescer ce qu'on n'avait pas; dans le second, le plaisir de jouir de ce qu'on possède: plaisir qui serait sans goût, si nul n'y avait part avec nous.

Mais il n'en est pas ainsi de notre Dieu, qui est suffisant à lui-même; parce qu'il trouve

« tout, dit saint Augustin, dans la grandeur « abondante de son unité: » *Sibi sufficit copiosa... unitatis magnitudine.* Il n'a besoin de personne pour posséder tout le bien, parce qu'il le ramasse tout entier en sa propre essence; il n'a besoin de personne pour le plaisir d'en jouir, qu'il goûte parfaitement en lui-même: donc s'il entre en commerce avec les hommes, qui doute que ce ne soit pour notre avantage? quand il semble venir à l'emprunt, c'est qu'il a dessein de nous enrichir; s'il recherche notre compagnie, c'est qu'il veut se donner à nous. C'est ce qu'il fait aujourd'hui dans les entrailles de la sainte Vierge; et saint Augustin a raison de dire: *Ibi nos ditavit:* « C'est là qu'il nous enrichit. »

Et en effet, saintes âmes, considérons, je vous prie, quel commerce le Fils de Dieu y commence, ce qu'il y reçoit et ce qu'il y donne; épanchons ici notre cœur dans la célébration de ses bienfaits. Il est venu, ce charitable négociateur, il est venu trafiquer avec une nation étrangère. Dites-moi, qu'a-t-il pris de nous? Il a pris les fruits malheureux que produit cette terre ingrate, la faiblesse, la misère, la corruption: et que nous a-t-il donné en échange? Il nous a apporté les véritables biens qui croissent en son royaume céleste, qui est son domaine et son patrimoine; l'innocence, la paix, l'immortalité, l'honneur de l'adoption, l'assurance de l'héritage, la grâce et la communication du Saint-Esprit. Qui ne voit que tout se fait pour notre avantage dans cet admirable trafic?

Mais voyons maintenant cet autre commerce de société et d'affection. Peut-on nier que sans sa bonté notre compagnie lui serait à charge? Si donc il épouse la nature humaine dans les entrailles de la sainte Vierge, s'il entre dans notre alliance par le nœud sacré de ce mariage; puisqu'il n'y a pas la moindre apparence que cette société lui profite, reconnaissons plutôt qu'il veut être à nous, et enrichir notre pauvreté, non-seulement par la profusion de tous ses biens, mais encore en se donnant lui-même.

Ce n'est pas moi, chrétiens, qui tire cette conséquence; c'est le grand apôtre saint Paul, qui, considérant en lui-même cette charité infinie par laquelle Dieu a aimé tellement le monde qu'il lui a donné son Fils unique, s'écrie ensuite avec transport: « Celui qui ne nous a pas éparigné son Fils, mais nous l'a donné tout entier, « et par sa naissance et par sa mort, que nous « pourra-t-il refuser? et ne nous donne-t-il pas « en lui toutes choses? » *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* Quand il a

¹ Confess. lib. XIII, cap. XI, t. I, col. 229.

² Rom. VIII, 32.

donné son Fils, il nous a ouvert le fond de son cœur; tout se déborde par cette ouverture: [il nous a donné un Fils qui lui est] aussi cher que lui-même, son unique, son bien-aimé, ses délices, son trésor; et après que sa divine libéralité a ainsi épanché son cœur, ne faut-il pas que tout coule sur nous par cette ouverture? Que plutôt à Dieu faire entendre la force de cette parole: *Seipsum dabit*, dit saint Augustin, « quia seipsum dedit: » Il se donnera de nouveau, parce « qu'il s'est déjà donné une fois! » La libéralité des hommes est bientôt à sec: en Dieu un bienfait est une promesse; une grâce, un engagement pour un nouveau don. Comme dans une chaîne d'or un anneau en attire un autre, ainsi les bienfaits de Dieu s'entre-suivent par un enchaînement admirable. Celui qui s'est donné une fois ne laissera pas tarir la source infinie de sa divine miséricorde, et il fera encore en notre nature un nouveau présent de lui-même; « il se donnera « immortel aux immortels, après s'être donné « mortel aux mortels: » *Seipsum dabit immortalibus immortalē, quia seipsum dedit mortalibus mortalem.* En Jésus-Christ mortel, les dons de la grâce; en Jésus-Christ immortel, les dons de la gloire. Il s'est donné à nous comme mortel, parce que les peines qu'il a endurées ont été la source de toutes nos grâces: il se donnera à nous comme immortel, parce que la clarté dont il est plein sera le principe de notre gloire. « Il transformera notre corps, tout vil et abject « qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps « glorieux: » *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ.*

Mais faisons en ce lieu, mes sœurs, une réflexion sérieuse sur la grandeur incompréhensible de la sainte Vierge: car si nous recevons tant de grâces et de bonheur, parce que Dieu nous donne son Fils; que pourrions-nous penser de Marie, à qui ce Fils est donné avec une prérogative si éminente? si nous sommes si avantagés, parce qu'il nous le donne comme Sauveur; quelle sera la gloire de la sainte Vierge à laquelle il l'a donné comme fils, c'est-à-dire en la même qualité qu'il est à lui-même? *Beatus venter qui te portavit:* « Heureuses mille et mille fois les entrailles qui ont porté Jésus-Christ. » Jésus-Christ sera donné à tout le monde; Marie le reçoit la première, et Dieu le donne au monde par son enremise. Jésus-Christ est un bien universel; mais Marie durant sa grossesse le possédera toute seule: elle a cela de commun avec tous les hommes, que Jésus donnera sa vie pour elle: mais

elle a cela de singulier, qu'il l'a premièrement reçue d'elle: elle a cela de commun, que son sang coulera sur elle pour la sanctifier; mais elle a cela de particulier, qu'elle en est la source. C'est le privilège extraordinaire que lui donne le mystère de cette journée; mais puisque ce mystère adorable nous donne Jésus-Christ aussi bien qu'à elle, quoique ce ne soit pas au même degré d'alliance, apprenons de cette mère divine à recevoir saintement ce Dieu qui se donne à nous.

Jésus-Christ mortel est à nous, Jésus-Christ immortel est à nous encore: nous avons le gage de l'un et de l'autre dans le mystère de l'eucharistie. Il est effectivement immortel, et il porte la marque et le caractère, non-seulement de sa mortalité, mais de sa mort même: il se donne à nous en cet état, afin que nous entendions que tout ce qu'il mérite par sa mort, et tout ce qu'il possède dans son immortalité, est le bien de tous ses fidèles; recevons-le dans cette pensée. La disposition nécessaire pour recevoir un Dieu qui se donne à nous, est la résolution de s'en bien servir: car quiconque fait cette injure à la miséricorde divine de ne recevoir pas son présent [comme il faut, que ne doit-il pas appréhender?] « Comment pourrions-nous éviter sa colère, si « nous négligeons un tel salut? » *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem?* Au contraire, quelle source de gloire! quel torrent de délices! quelle abondance de dons! quelle inondation de félicité!

Le fruit de ce discours [est renfermé] dans ces paroles: *Utamur nostro in nostram utilitatem, de Salvatore salutem operemur:* « Servons-nous de celui qui est à nous pour notre « profit, faisons notre salut de celui qui est notre « Sauveur; » sortons de cette prédication avec une sainte ardeur de travailler à notre salut, puisque nous recevons un Sauveur [qui vient] nous sauver. S'il n'y avait point de Sauveur, je ne vous parlerais point de la sorte: [mais] s'il est à nous, mes frères, servons-nous-en pour notre profit; et puisqu'il est le Sauveur, faisons de lui notre salut: *Utamur nostro in nostram utilitatem, de Salvatore salutem operemur.*

¹ Hebr. II, 3.

² 1. Bern. Hom. III, sup. Missus est, n° 14, t. I, col. 748.

¹ In Ps. XIII, n° 2, t. IV, col. 366.

² Ibid.

³ Phil. III, 21.